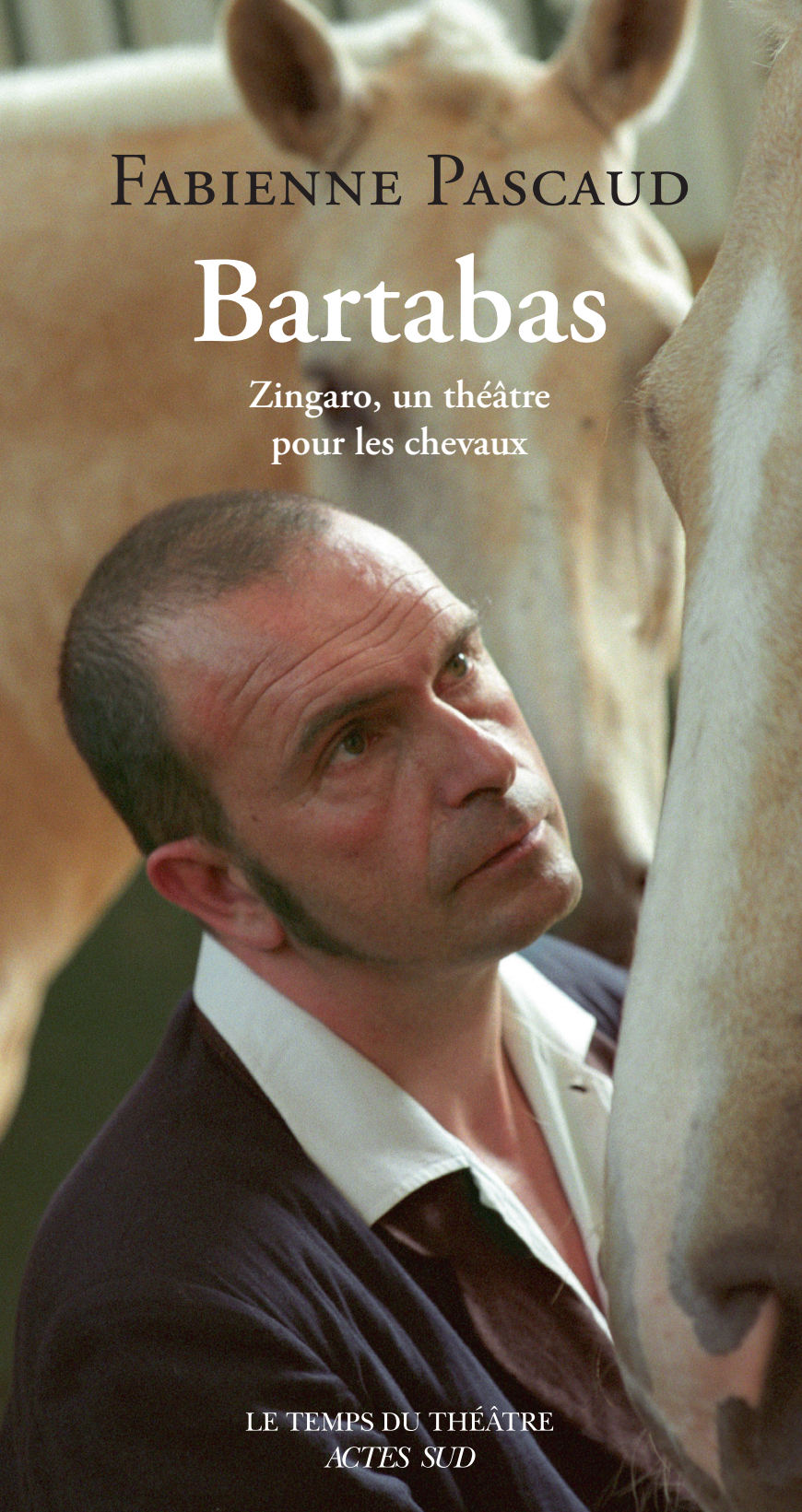


FABIENNE PASCAUD

Bartabas

Zingaro, un théâtre pour les chevaux

LE TEMPS DU THÉÂTRE
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Artaud et Kantor, Bausch et Mnouchkine, Kurosawa et Tarkovski, Pasolini et Paradjanov, le Caravage et Géricault, ont nourri l'univers de Bartabas et sa relation à l'art. Nomade de nature, Gitan par choix, curieux, attentif à l'altérité, follement intuitif, Bartabas s'est laissé traverser, au cours de ses multiples voyages, par les cultures géorgienne, berbère, roumaine, indienne, tibétaine et persane. Par la parole des poètes aussi.

En spectatrice fidèle, Fabienne Pascaud observe, depuis quarante ans, les métamorphoses de la compagnie Zingaro et écoute le langage amoureux murmuré entre ce visionnaire et ses chevaux. Dans cet essai, elle recueille la pensée intime qui fait frémir ces chorégraphies équines, ce théâtre unique, par et pour les chevaux.

“LE TEMPS DU THÉÂTRE”

FABIENNE PASCAUD

Autrice, journaliste et critique dramatique, Fabienne Pascaud a dirigé la rédaction de Télérama *de 2005 à 2022.*

*Ses romans (*Rideau noir *et* L'Aimante*) sont publiés chez Stock. Trois livres d'entretiens,* L'Art du présent *avec Ariane Mnouchkine,* Le Sens de la tribu *avec Jérôme Deschamps et Macha Makeïeff et Issue de secours avec Jean-Michel Ribes, ont paru chez Actes Sud.*

Direction éditoriale : Claire David



Également disponible en livre numérique

Photographie de couverture :
© Antoine Poupel

© ACTES SUD, 2024
ISBN 978-2-330-19760-5

Fabienne Pascaud

BARTABAS

Zingaro, un théâtre pour les chevaux

LE TEMPS DU THÉÂTRE
ACTES SUD

AVANT-PROPOS

Je l'ai connu avec des cheveux de jais et des rouflaquettes sombres. Je l'ai connu hurlant sur son cheval et fendant au galop les rues d'Avignon. Furieux et terrifiant. C'était il y a presque cinquante ans. On n'imagine même plus cela possible aujourd'hui.

Cette créature mi-homme mi-cheval surgie de nulle part et éructant tel un fou sur les pavés de la ville était peut-être un des ultimes avatars d'Antonin Artaud (1896-1948). Bartabas sortait des légendes et des songes. Et nous ramenait au royaume des légendes et des songes.

Avec lui, de création en création, j'aurais fait bien des voyages, connu bien des extases. Car au fil des ans, le furieux est devenu ascète, presque prophète, et avec sa troupe toujours flamboyante, nous a conduit sur des territoires spirituels et mystiques. Il est aussi celui qui, en 2013, met le Christ en croix dans *Golgota.*

Bartabas est devenu chauve, ses rouflaquettes sont grises. Il a aujourd'hui le crâne oblong, étonnamment parfait, d'un bonze. Sa voix est toujours éraillée, "emportée" comme ce Théâtre emporté où il

débuta, avant même le Cirque Aligre de ses premières outrances, quand il déboulait dans le métier, quand il avait quitté la tranquille vie familiale, quand il avait décidé de se réinventer. À dix-sept ans.

Nous avons quasiment le même âge. Il est presque un compagnon de route, de vie. Du premier au dernier, j'ai vu, aimé tous ses spectacles. Et c'est une rare expérience de spectatrice, comme de critique de théâtre que je suis aussi, que de suivre et connaître le parcours d'un artiste sur une durée aussi longue. De le partager avec lui.

Je ne monte pas à cheval. Pourtant, ses formidables coursiers m'ont entraînée parfois bien plus loin que les classiques spectacles théâtraux auxquels j'ai pu assister. Et sans verbe, sans mots, avec un langage autre.

D'où vient la magie scénique de ce centaure ?

Douze grands thèmes tenteront d'explorer – avec et sans lui – à quelles sources s'abreuve son art. Et pas seulement sa biographie, que l'écrivain Jérôme Garcin et le poète André Velter ont déjà évoquée avec talent, sur le papier comme sur les ondes.

L'homme est profondément secret sous le flot de paroles. Résolument mystérieux. Comme s'il ne voulait pas révéler – même à lui-même – les ombres et lumières qui tissent son travail.

Ses spectacles le disent davantage, et maintenant ses livres.

Le périple en “Zingarie” fut pour moi magnifique odyssée et le désir de confronter Bartabas à ses racines cinématographiques, plastiques, théâtrales une bien extravagante aventure.

En ressort qu’il est unique, et même doté d’étranges pouvoirs. Je les ai éprouvés lors de notre dernier entretien, ce soir de juin où, à la Grande Halle de la Villette, il présentait dans le cadre de l’Olympiade culturelle 2024 *Noces de crins*, un spectacle réunissant pour la première fois son Académie équestre de Versailles et le Cadre noir de Saumur. Bartabas devinait les propos et les questions que j’avais en tête avant même que je ne les formule. C’est un sorcier.

INTRODUCTION

Le plus troublant est qu'il se soit lui-même créé. Tel un démiurge. Refaçonné. Jusqu'à perdre son identité première, et devenir corps et âme ce Bartabas qui déteste qu'on lui rappelle son nom d'enfance, Clément Marty. Parce qu'il affirme toujours être né au mauvais endroit. Parce qu'il croit réellement, désormais, qu'il est né dans une famille gitane à la frontière de l'Espagne. Des comédiennes suédoises, américaines, se sont réinventées aussi, avant-guerre, pour réussir à Hollywood ; et en France, encore, où une magnifique Edwige Feuillère a su resculpter son physique, sa voix. Rares sont les hommes qui se sont redessinés à ce point. Il n'en avait pas tant besoin en ces ères patriarcales. Mais Bartabas n'a jamais eu peur d'être féminin.

Le plus étonnant est qu'il ait continué quarante ans durant, sans se trahir, sans la trahir, cette aventure Zingaro qu'il a entreprise dès 1984. Qu'il n'ait jamais cédé aux compromissions financières ou publicitaires, fait de mise en scène ailleurs avec d'autres troupes. Qu'il se soit constamment attaché à sa survie, sans jamais trop demander à l'État. Et qu'il ait même, pour elle, voulu construire en 1989 cet abri si singulier, ou plutôt

cette église, à Aubervilliers ; là où tant d'autres se sont satisfaits de lieux préexistants.

Le plus troublant est qu'il soit réellement devenu cet impérial homme-cheval, dont même les rires ressemblent à des hennissements. Et les foucades à des réactions animales. Bartabas est le seul artiste qui se soit mêlé, confondu à l'animalité, nous l'ait fait si fort éprouver, épouser. Par-delà toutes frontières.

Le plus étonnant est qu'il n'ait jamais cessé de se renouveler. Des "provocations amoureuses" des débuts, quand il crachait à la tête des badauds ou des spectateurs pour mieux les accrocher, et leur témoigner juste après l'envie de les émerveiller. Jusqu'à ces *Entretiens silencieux* avec son cheval (2020) d'une épure tout ascétique. Des fiestas au galop de *Battuta* (2006) où l'ivresse empoignait cavaliers et montures. Jusqu'au rebelle troupeau de chevaux privés d'écuyers, et superbement libre sur la piste noire d'*Ex Anima* (2017).

Le plus troublant est qu'il soit resté le même et infiniment autre. Taiseux, secret, solitaire, austère, parfois brutal. Mais chef de troupe respecté, au service du collectif, envisageant son art comme un sacerdoce. Et quand même solaire, visionnaire, léger, fulgurant. Avec ce regard noir qui transperce l'obscur, ce sourire qui peine à en être un et cette voix disgracieuse, sans envie de parler, qui sait se faire douce, murmure et caresse.

Le plus étonnant est qu'après son flamboyant parcours, il soit revenu aux formes cabarets équestres de ses débuts, mais toujours en nous faisant voyager à travers les cultures (yiddish, irlandaise, persane). Éternel

retour. Sans reniement. Dans ses créations, Bartabas a toujours défendu l'autre, l'étranger, le différent.

Où donc est Bartabas ? Qui est donc Bartabas ? Par ailleurs cinéaste *(Mazeppa, Chamane)* qui filme aussi chacun de ses spectacles. Et dorénavant écrivain-poète aux trois livres à nul autre pareils *(D'un cheval l'autre, Les Cantiques du corbeau, Un geste vers le bas)*.

On ne le saura sans doute pas davantage, et c'est tant mieux. Au moins aura-t-on approché un des créateurs les plus infatigablement chercheurs de son époque, le plus original, le plus fou. Qui aura su nous faire toucher au saint mystère de l'animal. Un chamane.

I

LA TROUPE

Après le baccalauréat, Bartabas a fait le choix de partir sur les routes. Loin du Courbevoie natal. En caravane. Avec des copains. Et son cheval dans son camion-écurie. Comme lui, il avait sa maison ; la caravane était attachée au camion. Travailler avec un cheval oblige à ne jamais le quitter des yeux, à le surveiller constamment, à vivre avec lui. Sur les lieux de travail. La vie privée ne veut plus dire grand-chose. La vie privée, c'est travailler. Ou plutôt suivre sa passion. Tout est mêlé. "Vivre Zingaro, c'est vivre sans relâche", écrit-il dans *D'un cheval l'autre*. Tous les copains étaient d'accord.

Avec le Théâtre emporté, le Cirque Aligre, les débuts de Zingaro, Bartabas et sa bande n'ont quitté ni la route, ni leur chapiteau, ni leurs caravanes. Leur mode de vie, incroyable, était partie intégrante de leur art. Le public venait aussi voir leurs spectacles pour l'observer. Comment ils s'étaient inventés tziganes – ils se prétendaient descendants d'un baron slovaque ruiné par sa démente passion du théâtre nomade – et étaient finalement devenus de vrais tziganes. Les vieilles caravanes faisaient rêver le public à d'impossibles voyages et les feux de bois d'après représentation à de mémorables fêtes des temps archaïques. À elle seule, l'immense et

antique Assomption bordeaux et verte, aux allures de Cadillac américaine, plus tard acquise par Bartabas, suscite toujours l'admiration des petits et des grands dès qu'ils débarquent à Zingaro. Quand bien même elle a été fabriquée à Rennes dans les années 1950.

Pour éblouir et impressionner davantage encore le badaud, les gueulards saltimbanques – rebaptisés entre eux, par eux, Igor le Magnifique, Branlotin la Désespérance, Bartabas le Furieux – s'étaient même forgé un langage, ce "skovatch" imaginaire aux consonances rocailleuses et barbares qu'il leur plaisait d'éructer à foison sur une foule autant apeurée qu'excitée. La harangue était devenue leur mode de communication préféré. Les passants étaient sidérés de les voir se déchaîner avec pareille agressivité animale. De quoi les libérer au passage de leur propre rage. À Zingaro, les cosaques croyaient aux bonnes vieilles vertus cathartiques de la tragédie antique. Même s'ils ne jouaient pas de personnages d'Eschyle, de Sophocle ou d'Euripide ; même s'ils se jouaient seulement eux-mêmes. "Pour bâtir Zingaro, il faut penser être irréductible, il faut croire, vouloir et rêver, et naître ainsi avec beaucoup de naïveté. Comme Don Quichotte, je veux que l'imaginaire soit vrai", écrit Bartabas dans *D'un cheval l'autre*.

La légende de la troupe est née autant de la fascination pour son style d'existence que de ses premiers spectacles entre dindons, oies et cristal de Venise, vin chaud et chevaux, cloches, corbillard et maîtres d'hôtel façon Empire austro-hongrois ou vaudevilles de Feydeau. Le public était en secret fasciné par ces affranchis, farouchement indépendants et rétifs à toute autorité, hormis celle qu'ils se donnaient à eux-mêmes. Tous les cavaliers, les voltigeurs, les musiciens le savaient et en

jouaient à l'envi. Même s'il n'y a peut-être pas moins voyageur, moins libre et soumis que celui qui vit en caravane, toujours la même, dormant dans le même lit avec les mêmes objets autour de lui. Seul le décor change derrière la petite fenêtre rectangulaire.

En 1975, Bartabas avait vu *L'Âge d'or*, dans la mise en scène d'Ariane Mnouchkine (1939), au Théâtre du Soleil, à la Cartoucherie de Vincennes. Il avait adoré la troupe, senti le travail collectif, humé la vie en communauté. Il avait admiré le spectacle. Mais quelques années plus tard, il n'avait pas encore, comme Ariane Mnouchkine au même âge, un projet artistique chevillé au corps. Il avançait en vivant, en faisant "ensemble" avec les copains. Et en faisant ensemble, il apprenait. Et en apprenant, il s'éduquait, s'améliorait. L'autodidacte avoue volontiers qu'il ne comprend toujours pas la moitié de ce qui lui vient, de ce qu'il fait. Il agit de manière intuitive, instinctive, jamais construite et érudite. À ses débuts, il avait peu lu, n'avait que peu de références. Et surtout pas cet Artaud ou ce Kafka auxquels la critique, émerveillée, compara si souvent son travail. Il allait les lire en vitesse après avoir découvert leurs noms dans les journaux. À Zingaro, la troupe, hommes et chevaux, vivaient sans chercher à savoir.

Importait surtout à Bartabas l'aventure humaine. À peine se rendait-il compte combien l'art équestre était un art majeur, avoue-t-il, et déjà célébré dans l'Antiquité par le philosophe et historien grec Xénophon (426-354 av. J.-C.), disciple de Socrate. Mais dès les premiers succès, ils ont vite compris, sa bande et lui, qu'ils tenaient un exceptionnel moyen d'expression, un admirable "outil", auquel ils pourraient consacrer toutes leurs forces, toute leur vie, pour le rendre plus magique encore. L'amour des chevaux, la foi dans

leur talent les a définitivement rassemblés. Comme l'amour du théâtre ou de la danse avait rassemblé autour d'Ariane Mnouchkine le Théâtre du Soleil ou de Pina Bausch, le Tanztheater Wuppertal.

Pour créer à plusieurs, il faut partager une même passion. Sans concession. Les grands chefs de troupe n'en font pas. Et leur exigence, leur intransigeance, leur vision font qu'on les suit, portés par leur projet. Comme des maîtres. Ariane Mnouchkine est de cette trempe. La chorégraphe Pina Bausch (1940-2009) le fut aussi, elle qui impressionna tant Bartabas qu'il lui consacrera un amoureux et poétique livre-hommage, *Un geste vers le bas* (2024). L'un et l'autre possèdent la même qualité de silence, de solitude, de mémoire tue, de timidité secrète. L'un et l'autre inventent des grammaires de gestes, de regards, de mouvements. L'un et l'autre sculptent l'espace du corps de leurs danseurs ou de leurs écuyers. Bartabas se dit souvent chorégraphe.

Avec sa troupe de cavaliers, de cavalières et de chevaux, Bartabas, comme Ariane Mnouchkine, comme Pina Bausch, a conçu des œuvres qui s'emboîtaient étrangement l'une dans l'autre. Chaque création, dans sa réflexion, sa thématique, conduit à la suivante. Et leur public, ainsi, avance en compréhension et approfondissement de leurs spectacles et du monde en même temps. Ces trois artistes-là ont développé la maîtrise de leur art au même rythme que s'y formait leur public. Une avancée ensemble. Acteurs, danseurs, écuyers et spectateurs. S'il n'y avait eu un voyage artistique commun quinze ans durant, les amoureux de Zingaro auraient-ils autant apprécié, en 2000, cet ambitieux et radical *Triptyk* conçu autour de trois compositions musicales auxquelles ils n'étaient pas forcément préparés : *Le Sacre du printemps*, *Symphonie de psaumes*